

Éric CHEVILLARD | Libération |

NOUS CONNAISSONS les lieux où il a vécu. Son visage nous est familier. Parfois même, nous possédons encore une canne, une plume ou un monocle qui lui appartenaient. En graissant la patte du gardien de sa maison natale, nous serons peut-être autorisés à ouvrir la châsse où sa robe de chambre est conservée et à en palper l'étoffe. Je n'aurais eu moi-même qu'à tendre la main pour me coiffer du bonnet d'Hegel, dans son musée de Stuttgart. Je m'en suis abstenu par respect, par modestie et parce que cette toque est grotesque et que j'ai le sens du ridicule. Mais enfin, si nous parvenons ainsi à faire apparaître le fantôme de l'écrivain illustre, sa voix, elle, nous demeurera à jamais inconnue.

On peut entendre pourtant, enregistrée peu de temps avant sa mort, en 1918, celle d'Apollinaire déclamant *Le Pont Mirabeau* avec une emphase qui semble démentir l'audace de sa poésie. Que penserions-nous de l'accent ardennais de Rimbaud ? Son *Bateau ivre* sonnerait peut-être à nos oreilles comme le chant folklorique d'un gondolier de la Meuse. De nos jours, la voix et la profération s'invitent dans l'aventure du verbe. Le poète mord quand on prétend lui retirer les mots de la bouche.

Il est facile de trouver sur Internet des enregistrements de Ghérasim Luca (1913- 1994), immense poète roumain installé à Paris en 1952 et dont la plus grande partie de l'œuvre fut écrite en français. Allez voir et écouter : ce corps-à-corps avec la poésie est une expérience unique, d'une intensité rare. Les éditions Corti publient un inédit de 1947, *La Paupière philosophale*, et à notre joie se mêle le regret de ne pas entendre ces poèmes dits et habités par Ghérasim Luca lui-même. Puisqu'il est question de pierres précieuses dans ce recueil, nous aurions aimé les entendre et les voir rouler et miroiter dans la rocaïlle de cette voix inimitable.

Tout n'est pas perdu, cependant, les mots du poète nous donnent aussi sa voix, ils la suscitent, la ressuscitent, un rythme nous est imposé qui est celui-là même de sa respiration, de son souffle. Il faut dire ces poèmes. L'œil seul ne sait pas les lire. Chez Luca, la violence et la délicatesse ne s'excluent pas. Sa poésie est un subtil fracas. Dans *La Paupière philosophale*, cette alchimie du verbe est presque littérale : « Muer le vil métal/ en pot-au-feu d'or mental/ étale/ un peu de mé- tapeu de métatou. » Quelles sont par exemple les propriétés magiques de l'améthyste ? « En tant que tissu en zist/et kist triste des météorites/elle cicatrise l'ithos amer d'un ménisque. »

Ghérasim Luca ne fait pas fi du sens mais il veut le voir naître comme une fleur inattendue dont on n'aurait pas planté la graine. La poésie n'est pas une démonstration. Elle ordonne un monde, mais il faut en repasser par le chaos pour se donner une nouvelle chance. « On casse le tic tac du oui/et du non. » La gemme est la pierre angulaire à facettes de cette poésie qui scintille de mille éclats contraires, qui est aussi le prisme au travers duquel toute chose à son tour se révélera précieuse. N'y a-t-il pas déjà une phrase dans la chrysoprase, « cristal du sophisme/ et sophia des phonèmes » ?

Ghérasim Luca travaille aussi la « cire de cerise » du rubis. Le saphir ? « Sa fille est le satyre du fini. » Quant au lapis-lazuli, il lui donne l'occasion d'enrichir d'un zézaïement le fameux bégaïement qui enchantait Gilles Deleuze. On pourrait presque penser qu'il invente des exercices de diction à l'usage des comédiens : « En tant que thyrses éthiques/elle tisse les trisses/elle tisse les thrips fixés sur les cistes/les thrips les cynips et les diptyques/ de l'isthme. » Sa poésie pourrait nous évoquer aussi l'amante de Baudelaire : « La très-chère était nue et, connaissant mon cœur/ Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores. » Il s'agit pourtant surtout de tisser, en effet, de nouveaux motifs dans la langue, d'y I sertir pour de bon l'améthyste, comme dans les vers précédents, ou l'opale ! comme dans ceux-ci : « L'eau palpe le poulpe/mais le hâle le pèle. »

L'humour quelquefois naît du court-circuit ou de la greffe miraculeuse qui s'opère et qui prend, davantage que du jeu de mots ou du calembour, lequel n'est jamais ici recherché pour lui-même. Ghérasim Luca souffrira de ne pouvoir faire de la poésie cette expérience totale qui réhabiliterait le monde, une réinvention à jet continu de la vie. De manière très symptomatique, en 1994, il choisira d'ailleurs de mourir comme son ami Paul Celan (1920-1970) en se jetant dans la Seine – « puisqu'il n'y a plus de place pour les poètes dans ce monde », expliquera-t-il dans une lettre d'adieu d'une naïveté bouleversante, venant d'un esprit si lucide, comme si vraiment cela le l surprénait, comme si un jour ils avaient été les bienvenus.

« L'effet est fête », écrit-il dans *La Paupière philosophale* et, de fait, sa poésie dégingole sur la page comme une prodigieuse cascade d'effets : « En ce qui concerne le sarrusophone/ on passe aux amphibiens/ par le biais du mamelon. » C'est le rêve, sinon d'une autre vie réellement ordonnée par le verbe créateur, d'une réincarnation dans un corps de mots infiniment plastique, aussi prompt à la fusion qu'à l'esquive, le corps en effet qu'il nous aurait fallu.